1

L'année dernière a commencé le jour où ma mère m'a dit :

– Je ne te comprends pas.

J'étais assise à mon bureau en train de faire un lexique français-latin-grec en trois couleurs dans un cahier à spirale que Tata Gilda m'avait rapporté d'Italie. Je n'ai pas levé la tête.

– Moi, à ton âge… poursuivit ma mère.

C'est exactement le genre de petite phrase qui me fait bondir d'horreur, que je sois en train de regarder la télé ou que je sois au téléphone avec Johana. Je crois que même en pleine nuit, au beau milieu d'un rêve dans lequel je me baladerais sur une plage avec le supermaillot que j'ai vu dans le catalogue de La Redoute, je sursauterais si j'entendais, dans mon sommeil, à travers la porte fermée et du

bout du couloir, la voix de ma mère murmurer la fatale expression : « quand j'avais ton âge ».

Je me suis fait piéger comme une débutante. J'ai lâché mon feutre vert et j'ai tapé du poing sur la table en rejetant la tête en arrière. J'ai regardé ma mère dans les yeux, en essayant de la persuader de sa propre mesquinerie, mais ça n'a pas marché. Ma mère est très forte. Elle m'a fait ses doux yeux de biche qui brame au clair de lune et a repris depuis le début.

– C'est vrai, je ne te comprends vraiment pas. Moi, à ton âge, j'étais… je ne sais pas… romantique. J'écrivais des poèmes, je faisais des cachotteries, je tenais un journal… enfin, bref ! Tu as tout de même quatorze ans et on ne te voit jamais avec un garçon. Toutes tes autres amies se font raccompagner par leur copain après le lycée. C'est Mme Toquet qui me l'a dit…

– C'est pas de ma faute si Coralie Toquet est une pute.

– Non mais, vous entendez ça ! Comme tu es vulgaire ! Il y a une grande différence entre être amoureuse et être une… Enfin ! Je ne te comprends vraiment pas.

Ma mère s'était mise à faire les cent pas tout en

parlant et je sentais la tension monter. Il n'en faudrait pas beaucoup plus pour qu'elle se mette à pleurer en disant : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? ! » Je décidai donc de couper court à l'hystérie et de la rassurer en bonne petite fille que j'étais.

Je me levai de ma chaise, je lui pris les mains, je la regardai droit dans les yeux et je lui dis, sur un ton de ministre des Finances :

– Maman, ne te fais aucun souci, je ne suis pas une gouine.

J'ai dû me tromper de réplique, parce que à ces mots elle a reculé en écarquillant les yeux, s'est cogné le mollet contre le bois de mon lit, s'est effondrée sur le matelas et s'est écriée en pleurant :

– Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? !

Dans ces cas-là, il n'y a plus rien à faire. Je me suis rassise sur ma chaise et j'ai repris mon lexique là où je l'avais laissé. C'est pas facile de travailler quand juste à côté de vous, sur votre lit, il y a votre mère qui pleure. Même si vous savez qu'elle fait ça exprès pour vous embêter et que c'est elle qui a commencé, alors que vous étiez bien tranquille en train de faire un lexique français-latin-grec en trois couleurs.

Heureusement, ou malheureusement, mon père

est rentré du travail environ une minute vingt après le début de la crise. En entendant ma mère, il s'est précipité – à sa manière, parce que, vu qu'il pèse cent cinquante kilos, il ne peut pas beaucoup se précipiter.

– Qu'est-ce qui se passe ici ? a-t-il demandé de sa voix éraillée.

– C'est ta fille ! a répondu ma mère dans un long vagissement.

– Ma fille ! Ma fille ! Je te signale que c'est aussi la tienne.

Ça m'a fait rire d'entendre mon père rappeler à ma mère les grandes lois de la procréation. Je m'imaginai une autre suite à la conversation, comme par exemple ma mère disant d'un air ingénu :

– Comment ça, c'est aussi la mienne ?

– Tu sais très bien, ma chérie, aurait répondu mon père. Quand papa a mis la petite graine dans le ventre de maman…, etc.

J'étais la seule à avoir envie de rire à ce moment-là, parce que papa et maman, eux, étaient repartis pour la quatre cent millième fois dans l'une de leurs légendaires, bien que quotidiennes, disputes.

– C'est toujours comme ça avec toi ! hurlait ma mère.

Et mon père n'avait pas tort à ce moment-là de hausser le ton, parce que prononcer le mot « toujours » dans une dispute fait preuve d'un manque de fair-play évident.

J'aimerais comprendre un jour pourquoi les parents se disputent. Parce qu'il n'y a pas que les miens. Tous les parents c'est pareil. J'ai fait un sondage en classe. Quand on regarde les albums avec les photos en noir et blanc, ils sont tout mignons, tout gentils, et des fois on retrouve une vieille lettre d'amour entre les pages collées. Qu'est-ce qui fait que dix ans, douze ans, quinze ans plus tard ils ne peuvent plus se voir en peinture ? Est-ce que c'est parce qu'ils se choisissent mal au départ ? Est-ce que c'est parce qu'ils se lassent à force de se voir tous les jours ? Est-ce à cause des enfants ? C'est vrai que mes parents s'engueulent presque toujours à cause de moi. Je ne sais pas. Johana m'a dit qu'elle avait lu dans un magazine chez le dentiste que c'était à cause de l'usure sexuelle, mais je ne vois pas le rapport.

Quand ils se sont mis à gueuler trop fort, je les ai sortis de ma chambre et je me suis remise au boulot. Je n'ai pas pleuré. Avant, quand ils s'engueulaient comme ça, je pleurais toujours, même si je les trouvais débiles, même si je me disais que je m'en